

Quinzième dimanche du Temps ordinaire

Lectures : Is 55, 10-11 ; Rm 8, 18-23 ; Mt 13, 1-23

« Pourquoi leur parles-tu en paraboles ? Si je leur parle en paraboles, répond Jésus, c'est parce qu'ils regardent sans regarder, qu'ils écoutent sans écouter et sans comprendre. Vous aurez beau écouter, vous ne comprendrez pas. Vous aurez beau regarder, vous ne verrez pas. » (cf. Mt 13, 10b. 13. 14b) Il est étonnant qu'un prédicateur commence ainsi son discours : « Vous aurez beau écouter, vous ne comprendrez pas. »

Mais ce prédicateur, Jésus, le fils de Marie, est aussi le Fils de Dieu ; il est Dieu lui-même, comme notre foi nous en assure. Dieu, le créateur, est maître de toute sa création, il peut aisément relever les analogies qui s'y trouvent. Il est créateur des étoiles et des anges ; des étoiles qui, malgré leur magnificence, sont au bas de l'échelle des êtres, créateur des anges qui, malgré leur invisibilité, ont des natures supérieures aux végétaux, aux animaux, et aussi aux hommes. Dieu, maîtrisant tous les degrés des êtres créés – créés par lui –, peut aisément établir des similitudes, des ressemblances, des paraboles, entre des domaines qui procèdent de lui, des domaines qui parlent tous, aussi, de lui.

Comme nous sommes capables de comprendre ce qui arrive à une graine semée en terre, une graine qui peut être volée, étouffée ou rejetée ; nous devrions aussi être capables de comprendre le sort des vérités chrétiennes et les dangers qui les menacent : dangers d'être tues, dangers d'être étouffées, dangers aussi d'être rejetées. Notre intelligence est plus rapide quand nous ne sommes pas en cause, quand nous ne sommes pas concernés. Nous voyons plus vite pourquoi une graine ne fructifie pas, plutôt que pourquoi une vérité ne porte pas de fruit en nous. Chacun est certainement capable, moine ou non, de distinguer les risques que les paroles de Dieu ne soient pas assez lues, dans la *lectio divina*, les dangers qu'elles soient étouffées ou même rejetées. La fin de la parabole du semeur, par contre, est consolante ; car les paroles de Jésus, les vérités chrétiennes, peuvent aussi être accueillies, et produire cent, soixante ou trente pour un.

Après avoir évoqué ce merveilleux évangile du semeur et du sort des graines et des vérités semées – parabole des plus claires, des plus bénéfiques aussi –, il nous faut réfléchir aussi maintenant à la phrase de saint Paul de la deuxième lecture, cette phrase que nous avons entendue aujourd'hui même, avant l'évangile, une phrase qui semble enseigner le contraire de l'évangile du semeur.

La base de l'évangile du semeur est que le discours parabolique est légitime, Jésus peut enseigner des paraboles, parce qu'il y a des analogies entre les différents degrés de l'être : une graine jetée en terre est bien différente des affirmations

religieuses d'une maman à son jeune enfant. C'est différent, mais c'est analogue. La comparaison est légitime, elle est bénéfique. Comme la graine va s'enraciner et produire la plante, la vérité confiée par la maman à son jeune enfant aura besoin aussi d'être protégée, pour pouvoir s'enraciner, grandir, et porter du fruit.

Mais saint Paul dit aux Romains : « Frères, j'estime qu'il n'y a pas de commune mesure entre les souffrances du temps présent et la gloire que Dieu va bientôt manifester en nous. » (8, 18) On aime qu'il y ait proportion, similitude, analogie, qu'il y ait d'une certaine façon, possibilité de parabole. « Non, dit saint Paul, pas de commune mesure entre la souffrance du temps présent et la gloire que Dieu va manifester en nous. »

Nous évoquons les différents degrés d'être : minéraux, végétaux, animaux, les hommes, les anges. La parabole du semeur montrait qu'il y avait des analogies entre le sort d'une graine jetée en terre et le sort de la parole de Dieu proposée aux hommes. C'est à cause de ces analogies que Jésus nous a donné ses paraboles. Mais après avoir entendu parler des similitudes, qui justifient les paraboles, le texte de saint Paul, lui, nous aide à prendre conscience, au contraire, des disproportions, des ruptures. Et notre besoin d'être enseignés sur ces ruptures n'est pas moins grand que notre besoin de comprendre les analogies et les paraboles.

Quand une personne âgée, mourante, demande à un prêtre s'il croit à la vie éternelle après la mort, ce prêtre, porté par la grâce, porté par l'Esprit de Dieu, ce prêtre dira certainement avec force la foi de l'Église, pour laquelle tant et tant de martyrs ont donné leur vie. Mais si ce prêtre cherche des analogies entre la vie présente, qu'il a sous les yeux, et la vie future dont il témoigne, il sera plus à l'aise, me semble-t-il, avec le texte de saint Paul aux Romains, qui parle de rupture, qu'avec les similitudes des paraboles. « Frères, dit saint Paul, j'estime qu'il n'y a pas de commune mesure – pas de commune mesure – entre les souffrances du temps présent et la gloire que Dieu va bientôt manifester en nous. »

Saint Paul, il est vrai, avait bénéficié d'une grâce singulière. « Quand il plut à Celui qui m'a mis à part dès le ventre de ma mère, dit-il aux Galates, quand il lui plut de révéler son Fils en moi (...) » (cf. Ga 1, 15. 16a). Et, aux Corinthiens : « Je connais un homme, en Christ, dit-il, qui, voici quatorze ans – était-ce en son corps ? je ne sais ; était-ce hors de son corps ? je ne sais ; Dieu le sait – ; cet homme-là fut emporté jusqu'au troisième ciel. Et je sais de cet homme-là – était-ce en son corps, était-ce sans son corps ? je ne sais, Dieu le sait – qu'il fut emporté jusqu'au paradis et qu'il entendit des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à un homme de dire. » (cf. 2 Co 12, 2-4)

En ce texte célèbre, il n'est pas question de similitudes mais bien de paroles ineffables, qu'il n'est pas permis – parce qu'il n'est pas possible – de les dire. S'il y a des similitudes entre les minéraux et les végétaux, entre les végétaux et les animaux, il y a aussi entre eux des seuils qu'ils ne peuvent pas franchir. Le seuil entre le monde créé et le monde de Dieu est infiniment plus grand. Toute la Bible nous aide à prendre conscience, à la fois de la distance qui existe entre Dieu et sa création, et à prendre

conscience, aussi, de l'immensité de la grâce que Dieu, infini, a faite aux hommes en venant, en ce monde, pour y naître d'une femme.

Entre Jésus et sa mère Marie, il devait y avoir bien des ressemblances, bien des analogies, même physiques, puisqu'il n'avait reçu sa nature humaine que d'elle seule. Et l'Église, tout au long des siècles, pénètre de plus en plus les analogies, les ressemblances, entre l'âme de la mère et l'âme du Fils, entre le corps, aussi, de sa mère et le Corps du Fils, comme le dogme de l'Assomption nous en assure. Je ne sais s'il est permis de dire – je n'ose pas –, peut-être est-il permis de dire que Marie est parabole de Jésus.

Mais si Jésus a reçu de sa mère son visage, sa parole, et même son cœur humain, lui, le Verbe de Dieu, a reçu de son Père éternel sa nature divine. Il y a là une distance qui échappe à toute intelligence créée, même à celle de sa Mère Immaculée. Il nous est bon d'écouter tout ce que nous dit Jésus dans les paraboles, mais il est précieux aussi de redire à une mourante l'exclamation de saint Paul qu'il n'y a pas de commune mesure entre les souffrances du temps présent et la gloire que Dieu va bientôt manifester en nous.

Que la Mère de Dieu, aujourd'hui Notre Dame du Mont Carmel, que la Mère de Dieu nous aide à comprendre les paroles et les paraboles de celui qui est né d'elle ; qu'elle nous aide aussi à croire à la divinité de son Fils, à la divinité du Verbe éternel, à la réalité des promesses, qui sont sans comparaisons possibles.
Amen.